

Visite des Anciens à l'exposition du musée Guimet *À la cour du Prince Genji* le 24 janvier 2024

Le musée Guimet expose un des plus singuliers de ses trésors : les quatre rouleaux de brocart de soie qui lui ont été donnés par leur créateur, le maître-tisserand japonais Itarô Yamaguchi (1901 - 2007). Après une carrière dans le commerce des tissus de grand luxe, à 70 ans Yamaguchi décida de consacrer sa retraite à la production d'un chef-d'œuvre, et il choisit comme thème la transposition en brocart d'une œuvre maîtresse de la peinture japonaise, à savoir ce qui reste du *Genji Monogatari Emaki*, que l'on date de la première moitié du XII^{ème} siècle.

Un *emaki* (littéralement *rouleau d'images*) est un rouleau de papier *washi* qui se lit horizontalement, de droite à gauche, où alternent des textes (en l'occurrence, des extraits des 54 chapitres du *Genji Monogatari*) et des peintures illustrant ces textes, chaque texte précédant l'image qui l'illumine. On pense que l'œuvre comptait de 10 à 12 rouleaux, et il ne reste que des fragments de 4 d'entre eux, découpés pour mieux les conserver dans des musées. Ces fragments sont classés "Trésor national". Ils sont aujourd'hui en fort mauvais état. Désignons-les collectivement, en abrégé, par *le rouleau du Genji*.

Le projet de Maître Yamaguchi était de reproduire fidèlement le rouleau du Genji, avec son métier à tisser, en restituant la gamme colorée d'origine.



Sekiya - *Le poste de garde de la Barrière*, scène du chap. 16, au musée Tokugawa, à Nagoya (Wikimedia)



La même scène, n°2 du 4^{ème} rouleau de brocart, à l'exposition

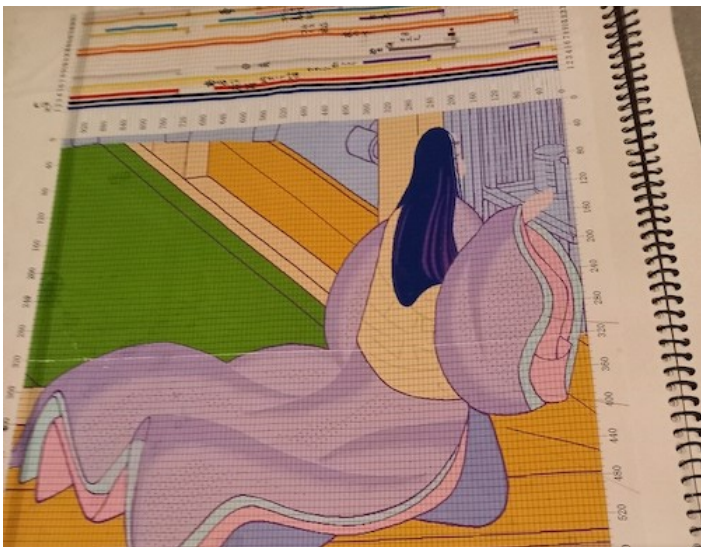


Ci-contre : détail de l'image précédente

Il s'agit donc de faire revivre sous nos yeux une œuvre qui a influencé toute la peinture japonaise jusqu'à nos jours (avec les mangas), d'où le sous-titre de l'exposition : *Mille ans d'imaginaire japonais*. C'est dans la dernière salle que sont exposés les quatre rouleaux, accompagnés de divers documents. Tout le parcours du visiteur conduit à leur révélation...

Les outrages du temps font que cette restitution exige une analyse approfondie, non seulement de la feuille présente au musée, mais aussi de son contexte socio-culturel, donc une véritable archéologie, où intervient enfin l'intuition du tisserand. Comme le dit Yamaguchi lui-même, c'est une re-création, non une simple copie.

C'est aussi un travail d'équipe, dont les étapes sont illustrées tout autour des rouleaux exposés.



Relevé du dessin sur papier quadrillé



Choix des couleurs de soie

Itarô Yamaguchi avec un de ses rouleaux de brocart



Mais à quelle occasion ces précieux rouleaux de brocart ont-ils donc été donnés au musée Guimet ? Maître Yamaguchi est venu lui-même en 1995 apporter les deux premiers rouleaux, achevés en 1986 et en 1990. Le troisième est arrivé en 2002, et le quatrième en 2008, achevé par son disciple Kunio Tamura. Par sa donation, Yamaguchi a voulu reconnaître le rôle que la France a joué dans la renaissance du tissage de brocart au Japon, dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Par l'entremise de Léon Dury, consul de France à Nagasaki (un ami d'Émile Guimet) c'est le métier Jacquard des artisans lyonnais, avec ses cartes perforées, qui a rendu aux tisserands japonais la compétitivité nécessaire à la poursuite de leur tradition. En 1873, il y a 150 ans, le premier métier Jacquard fut installé à Kyôto.

L'exposition a donc une section "technique" consacrée au métier Jacquard et au tissage de brocart, où cette belle histoire est racontée. Elle précède la dernière salle, où sont exposés les rouleaux.



Trois échantillons de la production des ateliers de Maître Yamaguchi, héritiers d'une longue tradition :

- ceintures de kimono appelées *obi* (les nouer est tout un art !) ;
- kimono de cérémonie, du type *furisode* ;
- rideau-écran, analogue à ceux qui apparaissent souvent dans les peintures.

La première partie de l'exposition illustre l'omniprésence du *Genji Monogatari* dans l'art japonais. Il s'agit d'un roman-fleuve (54 chapitres, 1400 pages dans la traduction de René Sieffert), écrit au début du XI^{ème} siècle par une dame d'honneur de la cour impériale à Kyôto. En plus de son grand œuvre, nous avons d'elle un *Journal* et un recueil de poèmes - mais nous ne savons pas son nom personnel : nous la connaissons comme Murasaki Shikibu, où *Shikibu* désigne le département des rites (dans l'administration impériale), où son père a été un moment fonctionnaire, et sur l'origine de *Murasaki* les avis divergent. Il en va de même pour ses consœurs Izumi Shikibu (aucun lien de parenté) et Sei Shônagon, l'autrice des *Notes de chevet*.

Le roman se déroule à la cour impériale, un demi-siècle plus tôt. Il raconte la vie d'un *genji*, c'est-à-dire d'un fils d'empereur qui est écarté de la succession - en l'occurrence, parce que sa mère n'est pas d'assez noble extraction. Or, ce personnage est très beau, et doué de tous les talents ; après quelques vicissitudes il a une brillante carrière à la Cour, jusqu'à devenir Grand Ministre et exercer le pouvoir. Il disparaît à 53 ans, après le chapitre 40, mais le roman se poursuit avec les aventures de ses fils. Pour l'essentiel, le récit détaille sa vie sentimentale, riche et complexe, avec une subtilité qui la rend incroyablement attachante - malgré la distance intersidérale qui nous sépare de l'univers du roman.

Les très nombreux personnages ne sont jamais désignés par leur nom, mais par leur titre ou par leur fonction, voire par leur adresse en ville : *la Princesse*, *le Commandant de la Garde des Portes*, *la Dame de la sixième avenue*, etc. Ainsi le voulait l'usage à la Cour ; seuls font exception quelques serviteurs. Et comme au fil du temps titres et fonctions changent, voire s'échangent, il est parfois malaisé de savoir à qui on a affaire. Les traducteurs (René Sieffert pour le français, Royall Tyler pour l'anglais) ont choisi de respecter cette caractéristique, transmettant au lecteur le sentiment bouddhique de l'impermanence qui imprègne tout le roman, et qui est si étranger à notre culture occidentale.

Mais alors, comment pouvons-nous en parler ? Au fil des siècles et des commentaires, un métalangage s'est construit avec un système de noms fixes pour les personnages - et aussi pour les 54 chapitres. Ce sont ces noms qui servent pour désigner et pour commenter les images présentées dans l'exposition. Voici quelques exemples.

Ce superbe paravent de l'école de Tosa (fin XVI^{ème} - début XVII^{ème} s.) illustre le premier épisode du chapitre 28, appelé *La Tempête*. La maison est celle du Genji. Pour ne pas donner prise au grand vent, on a rabattu les panneaux extérieurs, ce qui rend les femmes, à l'intérieur, exceptionnellement visibles. Le petit personnage en bas à gauche, avec un bonnet noir, est le fils aîné du Genji, alors âgé d'une quinzaine d'années, mais déjà en fonction officielle (il est appelé *le Commandant*). Il profite de cette circonstance...

Or, parmi les femmes qu'il aperçoit, se trouve Murasaki, la dame Violette, le grand amour de son père. Il ne l'a encore jamais vue, mais il ne manque pas d'être séduit par sa beauté, et il en est profondément troublé.



Détail du paravent : Murasaki et ses femmes.
On retrouve le même style que sur le rouleau du XII^{ème} siècle : les longs cheveux noirs des femmes, leurs vêtements superposés, les visages schématiques.



Également de l'école de Tosa, une série de petites peintures sur laque. Celle-ci illustre la fin du chapitre 40, le dernier où apparaît le Genji. Il a dépassé la cinquantaine, sa bien-aimée Murasaki est morte, il en est inconsolable. Après ce chapitre, le récit s'interrompt pendant 8 ans.

Sur cette image, après une cérémonie bouddhique, le Genji offre du saké au prêtre venu officier à son domicile, et ils échangent des poèmes.

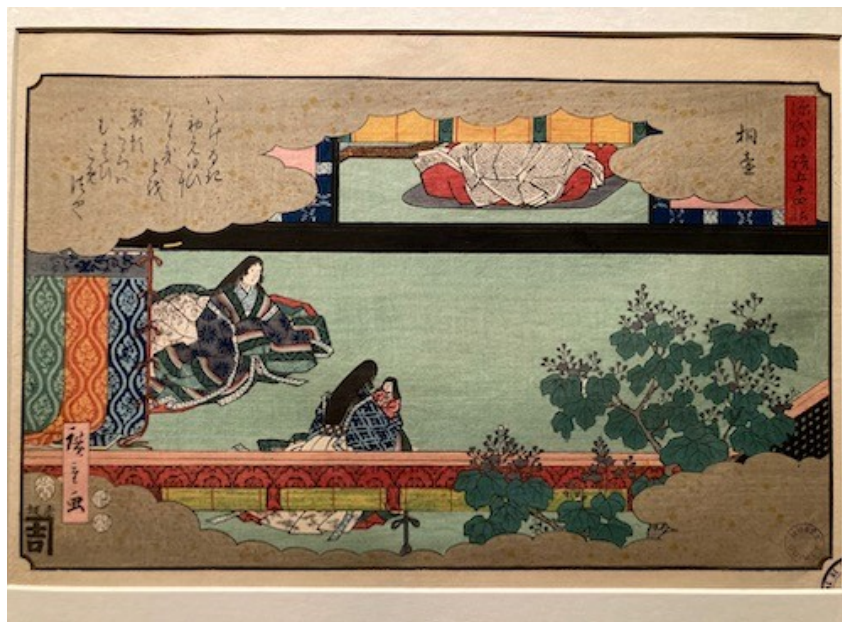
On note la disposition spatiale inaugurée au XII^{ème} siècle : vue plongeante sur l'intérieur de la maison, le toit enlevé, avec un cadrage oblique d'un effet saisissant.



Les choses changent avec la floraison des gravures à l'époque d'Edo (XVII^{ème} - XIX^{ème} s.), les célèbres estampes japonaises "images d'un monde flottant" (*ukiyo-e*).

Certains continuent la tradition des cycles illustrant diverses scènes du roman, comme Hiroshige. L'auteur des *53 stations du Tôkaidô*, et des *36 vues du mont Fuji* ne pouvait manquer de produire les *54 chapitres du Genji monogatari* !

Ici, il montre, au début du 1^{er} chapitre du roman, la présentation au palais impérial du nouveau-né, le futur Genji. L'enfant est dans les bras de sa nourrice, et – majesté oblige – l'empereur son père (très impatient de le voir) est à moitié caché derrière un rideau.



Mais la nouveauté vient de l'esprit ludique de l'époque, qui multiplie les parodies et détourne les références. Le *Genji monogatari* est abondamment mis à contribution. Par exemple, Kuniyoshi a produit une série de 54 estampes sous le titre *Comparaisons du Genji nébuleux à la mode de l'Ukiyo-e* (*Genji kumo ukiyo-e awase*), où le sujet de chaque gravure est associé à un des chapitres du roman, et mis en scène par les procédés habituels de l'artiste, notamment avec des portraits d'acteurs de théâtre *kabuki*.



Celle-ci est censée se rapporter au chapitre 43 *Le prunier rouge* (dont le nom est écrit dans le bandeau supérieur). Le lien avec le sujet de l'estampe est la branche de prunier en fleur que tient la jeune fille, car une telle branche fleurie joue un rôle important dans ce chapitre du roman. Mais il s'agit ici d'une toute autre histoire ! On nous dit que les deux personnages sont Keyamura Rokusuke et Osono, la fille croit que l'homme a tué son père, elle l'attaque et il réagit vivement. Or cet épisode est tiré d'une pièce de *kabuki*, *Hiko-san Gongen chikai no sukedachi*.

Nous sommes donc dans le registre habituel de l'estampe représentant des scènes de *kabuki*, bien loin du roman ! Plus qu'à une parodie, nous avons affaire à une sorte de jeu de société dont nous n'avons pas la clé.

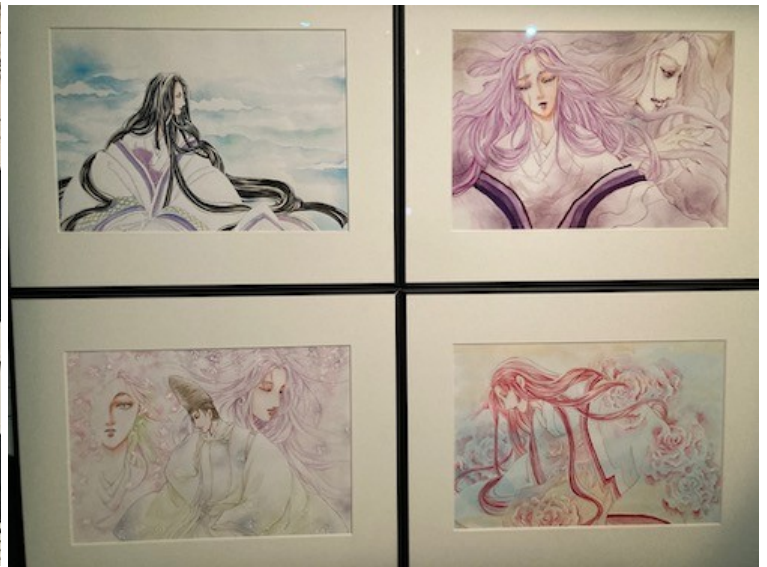
De même pour la gravure d'Utamaro ci-dessous, intitulée *Le double oreiller*, dont on nous dit qu'elle se rapporte au chapitre 4 *La Belle-du-soir*. On voit bien un double oreiller au pied du paravent, mais qu'est-ce qui renvoie à la belle-du-soir ?



Avant de quitter l'époque d'Edo, admirons ce superbe palanquin de la fin du XVIII^{ème} s., et son décor intérieur qui s'inspire du *Genji monogatari* - mais de quelles scènes ?



La dernière phase de l'action du *Genji monogatari* dans l'imaginaire japonais est celle du *manga*. On voit reparaître les codes du XII^{ème} siècle, bonnet pour les hommes, longs cheveux pour les femmes.



Retournons à la dernière salle, où nous avons commencé ce compte-rendu. Pour apprécier pleinement les 19 images que nous offrent les 4 rouleaux de brocart, il faudrait pour chacune retrouver dans la traduction le passage qui est illustré, et analyser l'image en conséquence. N'oublions pas que c'est ainsi qu'à l'origine on lisait les rouleaux *emaki* - les grandes plages de texte, scrupuleusement reproduites en brocart, sont là pour nous le rappeler !

À titre d'exemple, essayons de commenter la première image du 4^{ème} rouleau, intitulée "*L'impénétrable armoise*", seconde partie du chapitre 15, en nous aidant de la traduction de René Sieffert.



Le Genji a subi une épreuve : tombé en disgrâce, craignant un scandale, il a dû quitter la Capitale et s'installer à Suma (aujourd'hui intégré à la ville de Kobé). Après une année il est rappelé à la Cour, et il reprend son ascension. Il n'a pas encore trente ans.

Cet exil temporaire l'a séparé de ses nombreuses maîtresses. Or, nous dit l'autrice

De toutes celles qu'il avait connues, et quelles qu'elles fussent, son esprit était sans cesse préoccupé.

Les mois et les années passaient sans effacer en lui les sentiments éveillés par une brève rencontre.

Aussi, à son retour, reprend-il contact avec elles, mais il doit gérer des priorités. Les mois passent...

Par une nuit de pluie, il s'en va rendre visite à celle que nous connaissons comme *la dame du séjour où fleurs au vent se dispersent* (Hanachirusato, chapitre 11). En chemin, *il évoquait mille souvenirs, quand il vint à passer près d'uneasure informe, autour de laquelle des bosquets touffus formaient comme une forêt. [...]* Ces bosquets, il lui semblait les avoir déjà vus ; mais au fait, c'était la maison de cette Princesse !

La Princesse en question est une étrange personne, certes de haute noblesse et d'excellente éducation, mais peu avantagée par la nature et d'une extrême obstination dans la conscience qu'elle a de son rang. Son père étant décédé, elle n'a aucun soutien dans le monde. Elle mène une existence retirée, fort précaire. Dix ans auparavant, le Genji a eu des bontés pour elle, et a remis sa maison en état (chapitre 6 *La fleur dont se cueille la pointe*). L'exil à Suma a été pour elle une catastrophe, longuement décrite dans la première partie du chapitre 15. À présent, il revient enfin la voir...

Mais le délabrement de la maison, le jardin envahi par l'armoise, empêchent un accès normal. Notre image montre précisément le Genji s'approchant, précédé de son fidèle serviteur Korémitsu (qui est aussi son frère de lait). Elle illustre exactement le passage suivant :

Korémitsu lui dit :

- Les armoises sont trempées au point que vous ne pourriez vous y frayer votre chemin. Laissez-moi secouer un peu la rosée, et puis vous pourrez entrer !

Alors il murmura ce poème :

Si nul n'en a cure / je veux du moins m'assurer / si les sentiments / de l'impénétrable armoise / sont toujours restés les mêmes.

Et résolument il mit pied à terre; Korémitsu le fit donc entrer en secouant de sa cravache la rosée devant lui. La pluie se déversait des arbres comme averse d'automne, et Korémitsu de déclamer :

- Voici votre parapluie ! Rosée dessous le couvert plus que pluie tombe dru...

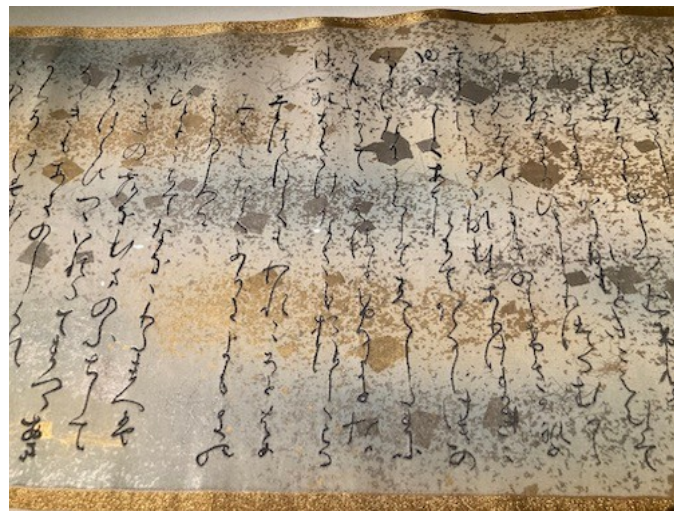
On peut ajouter quelques détails : la glycine qui surplombe le parapluie du Genji est celle dont l'odeur suave a attiré son attention ; le délabrement de la plateforme où se tient la maisonnée est assez manifeste ; la présence de la princesse elle-même se devine, derrière le store froissé, au bas de sa robe (blanche) qui dépasse : c'est tout ce qu'on devait voir de l'extérieur...

Précisons qu'après cette visite le Genji va réparer la maison délabrée, et plus tard loger la princesse dans une aile de son vaste palais, au même titre que ses autres épouses.

Revenons au texte qui précède notre image, en écriture cursive sur un papier richement décoré. Seuls des spécialistes peuvent lire cette calligraphie !

On peut imaginer qu'il contient le passage ci-dessus. Le voici tel qu'on le trouve en ligne, sur Wikisource :

惟光も、
「さらにえ分けさせたまふまじき、蓬の露けさになむ
はべる。露すこし払はせてなむ、入らせたまふべき」
と聞こゆれば、
「尋ねても我こそ訪はめ道もなく
深き蓬のもとの心を」
と独りごちて、なほ下りたまへば、御先の露を、馬の
鞭して払ひつつ入れたてまつる。
雨そそきも、なほ秋の時雨めきてうちそそけば、
「御傘さぶらふ。げに、木の下露は、雨にまさりて」



Pour terminer notre parcours, le mur du fond de la dernière salle nous invite à réfléchir sur une image particulièrement émouvante : le Genji fait rituellement manger à son fils putatif, le futur Kaoru, âgé de 50 jours, un *mochi* (un petit gâteau de riz) : *et, comme il le prenait dans ses bras, l'enfant, potelé et d'un joli teint clair, rit de bon cœur*. C'est une grande fête, mais la maman vient d'entrer en religion, au grand désespoir du Genji.

De chaque côté de l'image agrandie, la traduction du passage en question (chapitre 35 Kashiwagi - Le Chêne) à gauche celle de René Sieffert en français, à droite celle de Royall Tyler en anglais. Et une voix enregistrée le récite en japonais.

C'est une invitation claire à lire le *Dit du Genji* !

Photos de Marie-Rose Vibert et d'Elisabeth Gillet-Perrot, texte de J-F. Perrot